Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

28 | 2000

La "Lettre sur les aveugles"

Autographes et documents

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/221>

DOI : 10.4000/rde.221

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 avril 2000

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

« Autographes et documents », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 28 | 2000, mis en ligne le 21 novembre 2006, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/221> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.221>

Propriété intellectuelle

AUTOGRAPHES ET DOCUMENTS

Notre rubrique, compte tenu des ambitions et de l'influence de l'*Encyclopédie*, des réactions qu'elle a suscitées et de l'importance du réseau de connaissances de ses auteurs, n'accueille pas que des documents émanant des seuls Encyclopédistes ou les concernant exclusivement.

Afin de faciliter la consultation de cet ensemble nécessairement hétérogène, nous avons retenu un classement alphabétique. Chaque élément est suivi d'une référence renvoyant à une liste détaillée de catalogues qui se trouve à la fin du répertoire et d'un numéro renvoyant au catalogue cité. Les éventuelles interventions de la rédaction, qui ne peut garantir l'exactitude de toutes les copies de documents, sont entre crochets.

Cette rubrique doit beaucoup aux personnes qui, fort aimablement, nous font parvenir des catalogues étrangers ou rares. Elles en sont ici vivement remerciées.

Christian ALBERTAN et Anne-Marie CHOUILLET

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE Jacques-Henri (1737-1814), écrivain.

— L.A.S., 9 juillet, à SA FEMME à Eragny sur Oise ; 1 page et demie in-8, adresse. BELLE LETTRE SUR NAPOLÉON.

Il se plaint de tout le courrier trouvé à son arrivée : cousines lointaines, voisins qui s'ennuient, etc. Il est allé à l'Institut : « notre classe n'ayant plus, depuis huit jours, la présidence de l'institut, ce ne seroit point à moi son président actuel a haranguer l'Empereur ». Il a corrigé un paquet d'épreuves et a « ajouté un petit morceau fort piquant des glaces du pôle nord ». Il a fait mettre du vin en bouteilles, a reçu l'argent envoyé en exprès par le caissier du Roi de Naples... « Tu sais des nouvelles de la paix que donne a l'Europe notre victorieux empereur. Tachons de l'entretenir toujours dans notre maison. C'est le plus beau present que le ciel puisse faire a la terre. Recommande la surtout à nos enfants »... (*Cat.* 6, n° 260).

BOUFFLERS Marie-Charlotte-Hippolyte de Campet-Saujon, comtesse de (1724-1800) femme de lettres, dont le salon rivalisait avec ceux de Mme Du Deffand et de Julie de Lespinasse, amie de J.-J. Rousseau et de Hume :

- L.A., 15 février 1759, [au comte de SCHOMBERG] ; 3 PAGES 3/4 IN-4. TRÈS BELLE LETTRE. Elle évoque avec humour les récentes amours du comte, dont elle attend les nouvelles avec impatience : « j'imagine vous voir *sous le charme* les yeux égarés les cheveux en desordre la poitrine enflée ce sont la comme vous savez les symptômes de l'enthousiasme du moins selon l'opinion de Diderot »... Elle le taquine amicalement... Puis elle raconte les obsèques de la duchesse d'Orléans [Louise-Henriette de Bourbon-Conti, la mère de Philippe-Égalité, morte le 9 février] qui eurent lieu le jour même avec une grande pompe. Le duc d'Orléans a fort bien traité les dames d'honneur, en leur laissant leurs appointements et leurs logements, et en donnant de plus à Mme de Polignac 2000 livres de rente viagère... Puis elle parle de la condamnation du livre d'Helvétius [*De l'Esprit*] et de l'*Encyclopédie* : « vous savez aussi la condamnation du livre d'Helvetius, sa personne a pensé être notée d'infamie, l'encyclopédie sera je crois plus ménagée, des commissaires ont été nommés pour l'examiner, le discours de M^r l'avocat général au sujet des livres condamnés me paroît un peu capucinal, je n'en puis pourtant pas porter un jugement bien sûr, car je ne l'ai que parcouru, mais en général je pense que pour faire impression sur les esprits et pour protéger la morale et les mœurs il faut employer d'autres armes que celle des théologiens qui n'ont de force que pour les dévots et qui n'en ont point sur ce qu'on appelle les honnestes gens du monde »... Elle cite en exemple la censure de l'article AUTORITÉ de l'*Encyclopédie*... *Ancienne collection BOVET. (Cat. 6, n° 40).*

GRESSET Jean-Baptiste-Louis.

- MANUSCRIT autographe, [1754], *Réponse de M. Gresset Directeur de l'Académie Française au discours prononcé par M. D'Alembert* ; 8 pages in-4.

DISCOURS LORS DE LA RÉCEPTION DE D'ALEMBERT À L'ACADÉMIE FRANÇAISE. Gresset fait l'éloge de son prédécesseur, Jean-Baptiste Surian évêque de Vence, digne héritier de Bossuet et Fléchier. Il dresse le portrait d'un « solitaire paisible, philosophe chrétien, sans cabale, sans protecteur », qui possédait cette voix impérieuse « qui soumet la raison, qui fait taire l'esprit, qui parle au cœur et commande le devoir », et dont l'éloquence véritable rejoignait celle des mœurs. Surian n'était « point de ces prédicateurs frivoles et méprisables qui, à la face des autels mêmes ; cherchent moins les palmes du sanctuaire que les lauriers des spectacles [...] ces pontifes agréables et profanes craignés autrefois par Despréaux, et qui [...] venoient promener leur scandaleuse inutilité parmi les vices, le luxe et la mollesse de la capitale ou venoient ramper à la cour »... Et Gresset conclut en affirmant que seule l'union de la raison et de la religion peut donner une réelle et durable gloire... (*Cat. 1, n° 170*).

Réponse de M. Greffet Directeur de
l'Académie Française au discours prononcé
par M. D'Alembert

Les esprits d'un ordre supérieur appartiennent à tout;
également citoyens de l'empire des lettres et de
celui des Sciences, ils passent du Portique et du
Lycée au temple des Muses et des Beaux-arts
sans en ignorer la langue et sans y paraître étrangers;
arçillés par la Nature, éclairés par le Génie,
ils s'élancent au delà des barrières ou rassemble
la foule des beaux-esprits sans études et
des savants sans graces; nés pour être utiles
et chers aux hommes, ils ouvrent des routes nouvelles
sans le labyrinthe de la Nature, ils étendent la
sphère des idées, ~~ils élèvent le génie et ils perfectionnent les~~
~~les arts, ils élèvent des monuments durables~~ ils perfectionnent les
arts, ils élèvent des monuments durables immortels,
et réunissent le savoir et l'agrément,
la force et l'élégance, le don de bien penser
et le talent de bien écrire, leurs ouvrages
les annoncent, leurs succès parlent, et il ne
peut être pour eux de plus éloquent éloge
que leur renommée.

Telles =

HOUDETOT Elisabeth-Françoise-Sophie de La Live de Bellegarde, comtesse d' (1730-1813) amie de Jean-Jacques Rousseau et Saint-Lambert :

- L.A., 12 avril [1806], à Henriette CHERON à Pontoise ; 3 pages in-4, adresse (fentes au pli réparées). Elle donne des nouvelles d'un événement qui l'a bien vivement inquiétée, mais qui n'a pas eu de suite : « Frederic a eu un crachement de sang très marqué mais sans hémorragie il a été saigné deux fois le jour et le lendemain il s'est apaisé le troisième et a entièrement disparu le quatrième sa toux est à peu près cessée et la fermeture du petit vaisseau n'a pas montré trace de supuration on luy a encore appliqué hier soir les sangsues mais par precaution contre l'activité du sang qu'on a voulu apaiser absolument, il paroît estre la cause de l'accident »... etc. Frédéric va différer son voyage de quelques jours ; Mme de LA BRICHE va l'attendre... « J'ay besoin de vostre bon cœur et de vostre esprit et de celuy de vostre mary »... (Cat. 6, n° 150).

LA CONDAMINE Charles Marie de (1701-1774). Savant et explorateur.

- Lettre autographe signée, adressée à M. de Marville. (Paris), 25 mars (1757). 1 page 1/2 in-4.

La Condamine demande la permission de visiter un prisonnier de la Bastille. Peut-être s'agit-il de son ami La Beaumelle, embaillé pour avoir osé critiquer Louis XIV dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de Madame de Maintenon*.

« Si je ne craignais d'abuser de vos bontés, j'oserais vous prier d'ajouter une grâce à celle que j'espère. Ce serait de permettre à mon neveu Lieutenant du Roi de S. Quentin de m'accompagner. Il conte aller faire une visite à M. Bayle chez qui nous avons dîné ensemble... Je désirerais pour l'agrément et l'instruction de mon neveu si jamais il était gouverneur de la Bastille qu'il m'accompagna dans ma visite où il ferait le personnage muet du Cap. Tempesta dans la Serva Padrona... »

Dans la marge, M. de Marville a écrit de sa main « *Mr. Dumas, je le veux bien* ». (Cat. 11, n° 59).

MARMONTEL Jean-François (1723-1799).

- L.A.S., au chevalier de L'ESPINASSE à Toulouse ; 2 pages in-8 (taches au f. d'adresse).

JOLIE LETTRE GALANTE, écrite autant à Monsieur qu'à Madame « car je vous aime l'un et l'autre presque autant que ma maîtresse. Je dis presque, afin que l'on ne me soupçonne pas d'avoir pour M. de Lespinasse plus que de l'amitié et que M. de Lesp. lui-même ne soit pas instruit de tout ce que je sens pour madame son épouse »... Il supportait patiemment de partager son cœur avec son épouse, « mais j'apprends qu'on me fait infidélité en faveur d'un autre rival n'est-il pas vrai volage que vous êtes que vous avez transporté à mon morveux de frère les bontés que vous aviez pour moi, que vous l'avez vu au seminaire que vous lui faites des caresses [...] et franchement cela m'irrite »... Il s'adresse ensuite au chevalier dont il n'a pas pu favoriser l'ouvrage : « le theatre françois est surchargé de mauvaises pièces qui ayant été adoptées attendent qu'on les expose aux siflets [...] ce tribunal n'est pas

assés éclairé pour être toujours équitable. Du reste on est affamé d'une bonne tragédie et je crois que la votre ou plutôt une des vôtres viendrait bien à propos »... (Cat. 2, n° 239).

Cher Monsieur, je sors de l'Hôtel de Ramboüillet, où la Dame du Logis, 2 fois la semaine, donne à dîner à tous les illustres Parasites de nos 3 Académies, depuis Dalember, jusqu'à Marmontel inclusivement. Nul, n'a d'esprit là, qu'elle & ses Amis, du nombre desquels, je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être,

Je suis, Monsieur, avec le respect le plus parfait, & la reconnaissance la plus vive, votre très humble & respectueux serviteur.

M. Piron

Paris le 4 Août 1764.

PIRON Alexis.

— L.A.S., Paris 4 août 1764, [à Jacques CAZOTTE] ; 4 pages in-4.

TRÈS BELLE ET SPIRITUELLE ÉPÎTRE.

« Je sors, Monsieur, d'un Hôtel de Ramboüillet, où la Dame du Logis, 2 fois la semaine, donne à dîner à tous les illustres Parasites de nos 3 Académies, depuis Dalember, jusqu'à Marmontel inclusivement. Nul, n'a d'esprit là, qu'elle & ses Amis, du nombre desquels, je n'ai pas, je crois, l'honneur d'être,

parceque, jamais, je ne bois ni mange ailleurs que chez Moy, & que je ne pässe chez ces Aristipes là, que pour un Timon, ou que pour un Diogène. En, un mot, je ne figure en ce beau Payis là, que comme une Espèce de Barbàre »... E vient cependant d'avoir un tête-à-tête avec la virtuose, qui lui fit plaisir : « c'est qu'elle m'a demandé avec un emprèssement qu'elle n'a que pour ses convives, le nom de l'Auteur d'Olivier [Cazotte avait publié *Ollivier* en 1763] ; & qu'elle me l'a fait orthographier très exactement, pour le faire gràver à la tête de son exemplaire ; en m'avoüant qu'elle venoit de vous lire pour la 3^{eme} fois avec le plus grand plaisir du monde : plaisir, que selon toute aparence, ne lui ont pas encore procuré, depuis 15 ans, les Chevaliers de sa Table ronde »... Il félicite Cazotte de ce laurier, ou plutôt du rameau d'or bien arraché ; puis il parle plaisamment de VOLTAIRE, chassé des Champs-Élysées « à coups d'étrivières, pour y avoir grossièrement & méchamment insulté les aûteurs de Radamiste & de Rodogune, ses maîtres. Entre les milliers de mauvais disciples qu'il a faits, & qu'ont encouragé ses heureuses témérités, il en paroît un sur l'horizon poétique, âgé de 23 ou 24 ans, qui crie déjà [...] gâre, gâre ! que je pässe ! Vous n'avez encore rien vû ; vous le conoissez & sçavez qu'en dire, si vous avez lû Varwik [de LAHARPE], & la lettre à Voltaire qui l'accompagne. Quant à son caractère personel qui s'entrevoit déjà dans cette prose épistolaire, ce Monsieur est la sufisance incarnée »... Laharpe vient de donner une nouvelle pièce, *Timoléon*, et a l'intention « de me recomencer », en écrivant à son tour un *Gustave*... Piron termine en poussant son ami à le favoriser d'un envoi de vin : « Réchaûfez-vous d'amitié pour moy ; et par un beau zèle patriotique, en faveur d'un vieux poète bourguignon plein de respect & de vénération pour vos honorables ancêtres, voyez par dedans vos celliers, si comme un tonneau de bon vin blanc, il ne se seroit pas égaré un tonneau de vin rouge »... (*Cat.* 5, n° 219).

RACINE Louis (1692-1763). « Poète distingué, véritable érudit, critique judicieux », fils de Jean Racine.

- 29 L.A.S. in-4 à Abeille, avocat au parlement de Rennes, adresses, cachets de cire rouge aux armes. 70 p. environ plus quelques 1/2 p. Joint 12 minutes de réponses aut. d'Abeille : 19 p. in-4. 35 000 F.

Correspondance inédite de grand intérêt entre deux intellectuels érudits, curieux de toutes choses, en particulier des événements contemporains : politiques, religieux, militaires, littéraires, etc.

Du point de vue historique les lettres de Racine ainsi que les minutes d'Abeille sont très intéressantes et très vivantes, relatant jour après jour la lutte sourde qui opposait d'un côté jansénistes, souvent le bas clergé et le parlement, de l'autre le Roi et le Haut clergé à propos de la bulle « Unigenitus » rejetée par les premiers, respectée par les autres. Abordant aussi à l'occasion d'autres sujets : Mme de Pompadour, Damiens, la guerre de sept ans, etc.

Elle n'est pas moins captivante en ce qui concerne la vie intellectuelle et littéraire : Montesquieu à travers une édition de l'*Esprit des lois*, Voltaire à propos du Roi de Prusse, J.J. Rousseau très critiqué à propos de son roman *la Nouvelle heloise* qui vient de sortir. Les deux correspondants se tiennent mutuellement au courant de la production littéraire à propos de laquelle ils échangent leurs opinions.

A propos de la Bulle la lettre du 5 mai 1752 éclaire sur l'atmosphère souvent décrite quoique Racine comme Abeille demeurent prudents : « La réponse que le Roi fit hier à la question de son Parlement a si peu de clarté qu'elle n'annonce pas la fin des troubles. Je ne les crains pas pour l'Eglise, Dieu la protégera toujours, mais je les crains pour l'Etat que Dieu ne paraît pas beaucoup protéger... On confirme les refus qu'ont fait les capucins d'Orléans, d'un service pour M. le duc d'Orléans parce que, ont-ils dit, ils ne prient point pour les jansénistes... »

Le 4 juin il exprime de manière vivante l'état d'esprit de Louis XV dans toute cette affaire de bulle à propos d'une interpellation du Parlement au Roi sur trois sujets et en particulier le troisième « que la soeur de Sainte Agathe avait été enlevée par une lettre de cachet où le nom était en blanc ». Réponse du Roi : « Quant aux ordres particuliers (lettre de cachet indique Racine) que je juge à propos de donner, je suis surpris *monsieur*, que vous osiez m'en parler » Louis Racine ajoute « ce *monsieur* fut dit d'un ton de maître ».

En juillet 1752, le 3, Racine après avoir relaté la triste situation des prêtres pris entre archevêque et Parlement raconte : « Voltaire a fait une épître en vers au cardinal Guerini bibliothécaire du Vatican qui l'avait exhorté à célébrer par une ode l'Eglise que le Roi de Prusse a fait bâtir pour les catholiques ; Voltaire plaisante sur les pieuses intentions du cardinal en lui disant que malheureusement son prince est un hérétique, qui par conséquent sera damné... Cette épître est une dérision non seulement du bon cardinal mais de la Religion catholique... »

Enchaînant sur des propos plus littéraires Racine, à propos de l'exclusion de l'Académie française de certains avocats opposants à la « Constitution Unigenitus », constate que « nous n'avons plus de poètes ». Le 27 janvier 1753 il écrit au sujet de la querelle « entre le Roi de Prusse et Voltaire » : « Le Roi (quel honneur pour le poète) a fait redemander à Voltaire son amitié, il n'est pas certain qu'il la rende, il vient d'écrire icy, il m'a invité à souper, mais je n'irai pas, nous serions tous deux embarrassés. M. Maupertuis n'a maintenant d'autre parti à prendre que celui de mourir ; cependant le monarque lui avait envoyé les cendres de récrit qu'il avait fait bruler... »

Pommes Rumbles en air

Oberin aux secrets

Racine

vic. B. Hanc pour les nouvelles,

catholiques

Le 14 mars 1753 il évoque Montesquieu à propos d'un ouvrage : l'*Esprit des Nations* « Il me paraît que vous connaissez l'auteur. Quand ce livre a paru on a dit d'abord à cause du titre qu'il était de M. Montesquieu... ayant fait voir qu'il n'en était pas on a dit qu'il était de quelqu'un qui avait voulu l'imiter... Vous m'apprenez que cet ouvrage est antérieur à celui de Montesquieu... » Ce n'est donc pas son auteur, l'abbé Espiard (Espiard de la Borde, abbé François Ignace 1707-1777) « qui a profité de Montesquieu... au reste ne croyez pas que l'auteur de l'*Esprit des Lois* se soit borné à emprunter beaucoup et de très bonnes choses de notre abbé. Vous avez pu voir qu'il avait trouvé un grand nombre de matériaux dans la fable des abeilles traduit de l'anglais... »

30 mars 1753 « Il y a beaucoup de recherches mais sans citations, et sans ordre (dans l'*Esprit des Lois*)... c'est la mode de ne point aimer l'ordre. Celui de l'*Esprit des Lois* est fort bizarre, cependant quelle fortune a fait ce livre ! je n'en ai jamais vu tant de fois réimprimé et en si peu de temps... »

3 mars 1761 « Je ne sais si le nouveau Roman du très singulier Rousseau a beaucoup de partisans chez vous. Sa fortune à Paris n'est pas encore décidée... » et le 18 mars suivant : « Si tout le monde pense à Rennes comme vous sur le roman de Rousseau, on y est plus raisonnable qu'à Paris où les femmes sont fortes de ce livre quoiqu'elles soient maltraitées, jusqu'à y lire qu'elles ne sont pas jolies et quelles sont maigres sans avoir la taille fine. Le... ne se pardonne jamais par elles, cependant elles aiment toutes M. Rousseau et son héroïne en vertu, qui aiant fait un enfant avant que de se marier, a réparé cette faute en l'avouant à son mari et fait une mort philosophique, mais très édifiante quoiqu'elle parte de ce monde, bien assurée qu'elle va dans le ciel. Je n'ai fait que parcourir cet ouvrage aussi singulier que son auteur. »

Autre allusion « ...que Jacques Rousseau écrive pour nous persuader que l'homme est plus heureux, et plus sage dans les bois, qu'en société dans les villes et qu'il est peut-être également fait pour marcher à quatre pattes que pour marcher sur les deux pieds voilà les frivoles ouvrages qui font une prompte fortune, c'est cela que je n'entreprendrai jamais quand même j'en serai capable... »

A son correspondant qui lui demande de traduire Homère « Il faudrait être bien téméraire pour vouloir faire connaître les beautés d'Homère au siècle des cabrioles. D'ailleurs je ne suis plus d'âge... »

Le 11 février 1756 Racine évoque l'ode « écrite par Lefranc de pompiignan consacrée au décès de son fils, victime à Cadix du raz de marée consécutif au tremblement de terre de Lisbonne ». Dans la même lettre il annonce que Madame de Pompadour est nommée dame du Palais (en surnombre). Son appel à son mari pour reprendre la vie commune (lancé à l'automne précédent) est resté sans résultat.

Dans une lettre précédente à propos de « l'armement de Brest qui fait tenir beaucoup de discours » : « les uns disent qu'on va au Canada, d'autres à Pondichéri pour y détrôner Dupleix qui s'est fait Roi ».

A propos de l'attentat de Damiens commis le 5 janvier 1757 l'exécution qui a eu lieu le 25 mars n'a apporté aucun éclaircissement. Le peuple cherche des complicités au plus haut niveau « Comment oserait-on écrire ? on n'ose ni parler ni penser ».

Le 3 mars 1761 à propos de la fin de la guerre de sept ans : « Depuis trois jours on parle beaucoup de paix, sans autre raison peut être que l'impuissance où nous sommes de continuer la guerre que nous ne savons pas faire ... » etc. (*Cat.* 8, n° 46093).

ROUSSEAU Jean-Jacques (1712-1778).

— Manuscrit Autographe. 1 p. in 4°.

Barre T. 6 « Sous le règne de Jean de Luxembourg Roy de Bohème il y eut de grandes divisions dans le royaume... Et la paix fut rétablie. » (*Cat.* 10, n° 89).

— MANUSCRIT autographe, *DES AMAZONES* ; 15 pages et quart in-4.

TRÈS INTÉRESSANTE ÉTUDE INÉDITE SUR LES AMAZONES, qui se rattache à l'ouvrage sur les femmes que Rousseau entreprit entre 1746 et 1751 pour sa protectrice Mme DUPIN, et qui ne vit jamais le jour. Ce manuscrit, entièrement de la main de Rousseau, présente des ratures et des corrections, ainsi que des ajouts et développements autographes de Mme DUPIN.

Les Amazones, « nombreuse nation que les f[emmes] gouvernoient à l'exclusion des h[ommes] », ont su faire de grandes conquêtes et maintenir un régime de Gynécocratie ; cette nation est regardée comme presque fabuleuse. Pourtant la description de leur civilisation et de leurs batailles se retrouve chez les Anciens avec des détails qui n'appartiennent qu'à la vérité. « Comment s'est-on avisé de vouloir nier que ce peuple ait existé ? »... Rousseau rejette les doutes exprimés par Strabon, ainsi que ceux de savants modernes, tels que Rollin et Pluche. Il fait valoir que NEWTON a placé les Amazones dans sa Chronologie, et de l'Isle dans sa Géographie, et il ironise sur les préjugés ou la condescendance d'autres auteurs, tels que Petit et l'abbé Guyon, qui attribuent le mode de vie des Amazones au climat. « Nous repondons à cela qu'il ne nous paroît pas nécessaire d'appeller les monstres pour prouver une chose qui est si prouvée d'ailleurs, et si simple, en elle-même. Que ce n'est point une chose monstrueuse que des f. courageuses qui se gouvernent puisque cela n'a rien que de très naturel, et que si l'apreté du climat avoit été la cause du courage de ces f. le même climat devait prêter le même caractère aux h. »... Il conteste en particulier les conclusions de l'abbé Guyon concernant les Amazones d'Afrique, puis passe en revue quelques dates et lieux où on vit surgir les Amazones dans l'histoire du monde. Il faut séparer « l'existence réelle des Amazones des fables qu'on y a attachées. Nous rabatrons volontiers de la rapidité de leurs conquêtes et de l'excès de leurs prouesses, mais nous retrancherons aussi que leur nation ne fut composée que de f. qui se coupassent régulièrement un teton, et qui, dans un certain tems de l'année allassent chercher des maris sur les montagnes ; qu'on estropiât les mâles qui naissoient de ces mariages et qu'on les renvoyât à leurs pères. Nous croirons simplement que les f. commandoient dans cette nation, ou que la vanité masculine, par succession de tems, a prêté ces traits aux amazones pour tourner ce gouvernement en ridicule »... Il fait une petite digression sur les Gorgones, autre peuple que les femmes gouvernaient, puis revient aux preuves que l'on a de la présence d'Amazones en Éthiopie, en Asie, et dans le Nouveau Monde. « Les auteurs q. n. venons de citer ont écrit en 1640 et 1655. La littérature sembloit n'avoir pas pris encore tout à fait le parti de taire tout ce qui regardoit honorablement les f. Pour aujourd'hui, c'est une espèce de ridicule littéraire que chacun évite très soigneusement : mais le projet de cet ouvrage nous deffendant de le craindre, nous disons naturellement et de bonne foi ce que nous en connoissons. Si nous avions joint à ceci une carte géographique, nous aurions appelé ce grand fleuve qui traverse l'Amerique meridionale, Rivière des Amazones ainsi qu'il est

nommé depuis la découverte du païs, quoique nous sachions qu'il est du bel air de l'appeller aujourd'hui Maragnon ». (*Cat.* 6, n° 255).

VOLTAIRE (1694-1778).

- L.A.S., Paris 25 août [1746 ?], au chevalier de l'ESPINASSE à Toulouse ; 1 page in-4, adresse.

BELLE LETTRE INÉDITE à propos d'un ouvrage que lui a confié son correspondant. Malade, il a renoncé aux vanités de ce monde et « ne fréquente actuellement aucun teatre. Je ne vois de comediens que ceux qui ont pris leur degrez en medecine, et qui se moquent des malades en les consolant. Voyla mon etat. Il est l'excuse de ma paresse ». Il a cependant donné l'ouvrage du chevalier au duc de RICHELIEU. « A l'égard des pieces de teatre je n'ay nulle accointance pour le present avec nos seigneurs les comediens. Si ma santé revient, je me flatte que mes gouts reviendront aussi, et alors celui de recevoir vos ordres ne sera pas un des moins vifs »... (*Cat.* 2, n° 341).

- L.A.S. « V », Potsdam 18 novembre 1752, au libraire Georg Conrad WALTHER ; 4 pages in-4.

BELLE ET LONGUE LETTRE au sujet de l'édition du *SIÈCLE DE LOUIS XIV*. Voltaire demande à Walther d'envoyer « un exemplaire de l'édition en sept volumes avec un exemplaire de la nouvelle edition » à M. Roques « conseiller ecclesiastique du landgrave de Hesse Hombourg [...] Il connaît le libraire qui contrefait votre edition du Siecle, a la faveur de quelques notes que LA BAUMELLE y ajoute [...] il connaît tous les tours de ce La Baumelle qui a été obligé de quitter successivement Copenhague, Berlin, Leipzik et Gotha et qui ne vit a present a Francfort que du produit de sa plume ». Il lui demande de se hâter : « Quand vous ne m'enverriez a present qu'un seul exemplaire relié pour le Roy de Prusse, vous me feriez un plaisir sensible »... Les autres manuscrits seront prêts en janvier... Puis il parle de la correction des épreuves, qu'il a fait relire par « un correcteur habile. On y a trouvé deux cent quatre fautes de plus que celles que j'y avois remarquées. Un auteur est peu propre a corriger les feuilles de son propre ouvrage. Il lit toujours comme il a écrit, et non comme il est imprimé. Je vous félicite d'avoir un correcteur habile a present. C'est un meuble indispensable. Les fautes innombrables dont cette edition en sept volumes fourmille sont pour la plupart si ridicules, et alterent le sens si étrangement qu'il est impossible quelle ne soit décriée »... Il conseille donc de la vendre « vite et a bon marché ». Il parle ensuite d'un poème sur les vers à soie écrit par M. de Francheville, le père de son secrétaire : « Je ne sçais si on cultive les meuriers chez vous, si on aime en Allemagne les vers a soye et les vers. Francheville voudrait avoir une douzaine d'ecus de son poeme, et des exemplaires reliez pour en faire des présents ». Après avoir demandé les *Lettres* de Maupertuis et la *Physique* de Mushembroek, il rédige un avertissement qu'il désire voir insérer dans les gazettes de Cologne, Utrecht et Amsterdam, pour la parution de la nouvelle édition du *Siècle de Louis XIV*, « la seule que l'auteur reconnaisse. Les fautes sans nombre des premières éditions y sont exactement corrigées. L'ouvrage augmenté d'un tiers contient des anecdotes tirées des manuscrits du mq^{is} de Torsi, deux écrits dont l'original est de la main de Louis 14, et beaucoup d'articles curieux sur les arts les lettres letat et leglise »...

je ne sçai si vous avez fait mettre quelque
avertissement dans les gazettes.
en cas que vous ne l'ayez pas fait, au vœux
qu'il est très important que vous fassiez enlever

... avant qu'il débite avec privilège (renouvelé)
édit par l'Université de Louvain, la seule qui l'autorise
reconnaisse les fautes sans nombre des premières
éditions y sont exactement corrigées. L'ouvrage
augmenté d'un tiers contient des anecdotes tirées
des manuscrits de M^{rs} de la Roche, de M^{rs} de la Roche
l'original est de M^{rs} de la Roche, l'original est de M^{rs} de la Roche
curieuses sur la sorte des lettres, les lettres de la Roche

il faut absolument enlever cela et le collier, et
envoyer à Amsterdam, et me mander à quels
gazettes à quels journalistes vous enverrez
Desma par un exemplaire informer vous de
leurs noms, et faire prendre toutes les précautions
possibles pour que l'édition de France ne
fasse pas tomber la vôtre. je travaille
de mon côté, mais surtout je vous
recommande m^{re} roque

[Best D 5079] (Cat. 6, n° 295)

— Lettre aut. sign. V à une dame. Sans date mais certainement de Ferney, vers 1758. 1 p. in 4°. 18 000 F.

Jolie lettre. « Calfeutrés vous, chauffez vous bien madame, digerez, jouissez de la société d'une amie charmante et de la conversation personnelle qui doit rendre votre vie agréable. On abrège ses jours dans le tracassés des cours, on les prolonge et on les rend serains dans la retraite. Si je suis en vie j'en ay l'obligation à ma campagne. J'ai acheté deux terres belles et bonnes auprès de mes Délices par reconnaissance du bien que m'a fait la vie champêtre. J'AY TROIS PORTS CONTRE TOUS LES NAUFRAGES. C'est là que je plains les folies barbares de ceux qui s'égorgent pour les rois, j'y ris de la folie ridicule des courtisans et du

changement continuuel de scènes dans une très mauvaise pièce. Les vers que vous m'envoyez ne donnent point envie de rire, ils disent les vérités bien tristes. Il faut s'attendre à peu de gloire et peu d'argent. Passe pour le premier point. Le duc de Lauraguais renonce à la gloire et garde son argent, mais la France perd le sien... » [Best D 8660] (*Cat.* 10, n° 96).

- L.A.S. « V », Lausanne 5 mars [1758], à un « cher confrère » [le pasteur Jacob VERNES] ; 1 page in-4 (petite répar.).

À PROPOS D'UNE ODE SUR FRÉDÉRIC II DE PRUSSE.

... « vous n'ignorez pas que votre ode au roi de Prusse a été imprimée. Mais vous ignorez peutêtre quelle l'a été sous mon nom. Ce que vous savez certainement, c'est qu'il ne m'est pas permis comme a vous de vilipender ma pauvre patrie, et de dire du mal des francais et de leurs alliez pour dire du bien du bon Roy de Prusse. Vous sentez quels reproches j'aurais a essuier et a me faire si je me laissais accuser plus longtemps d'avoir ecrit contre mon Roy qui m'a comblé de bienfaits et qui m'a laissé mes pensions et ma place de gentilhomme ordinaire de sa chambre malgré le party que j'ay pris de vivre ailleurs que chez luy »... Jacob Vernes doit donc s'avouer auteur de cet ouvrage : « votre amour propre y trouvera son compte aussi bien que notre équité ». Voltaire espère voir son correspondant dans huit jours... « Je suis sans jardinier c'est une tres triste situation quand on a un grand jardin a former, et à réformer »... [Best D 7664 ; Pléiade, t. V, n° 5073] (*Cat.* 5, n° 298).

- L.A.S. « V », aux Délices 30 [novembre 1759], à Louuis-Gaspard FABRY maire de Gex ; 3 pages in-4, adresse, beau cachet cire rouge aux armes.

À PROPOS DE SES TERRES DANS LE PAYS DE GEX.

Il demande des renseignements sur une maison nommée La Perrière, sur ses dépendances qui se trouvent le long du lac et dans lesquelles « on a volé deux noix et reçu un coup de sabre le tout estimé environ mille ecus selon l'usage ». Il ne sait si cette terre dépend de Versoy ou de Saint-Victor et ne trouve pas dans son terrier le nom des acheteurs ; il n'a par ailleurs rien reçu du colonel Pretet qui fit subhaster ce terrain en 1757. Il précise encore que la seigneurie de Tournay s'arrête avant le lieu du crime, et qu'en 1727, un Genevois ayant tué un homme au même endroit, « la chose fut jugée au nom et aux frais du Roy »...

Il fait allusion ensuite à la démission du contrôleur des finances SILHOUETTE : « Je vous avais bien dit que Silhouette ne resterait pas en place. Montmartel gouvernera sous le nom de M. Bertin. Le temps est tres favorable pour le succez de vos idées. Je me flatte que M. de Fleury [JOLY DE FLEURY] s'y prete »... [Best D 8622 ; Pléiade, t. V, n° 5772] (*Cat.* 5, n° 299).

- L.A., 6 décembre [1760 ?] ; 1 page in-8.

« On parle mal de Pondicheri. Si vous en savez quelque chose [...] je vous prie de m'en faire une triste part. Dites moy aussi si *les Philosophes* [comédie en vers de Palissot] ont été jouez a la cour ». Ignorant « si M. le premier medecin paye des ports de lettres », il joint à sa propre lettre un gros paquet à son intention. « L'oncle et la niece vous embrassent vous et la sœur du pot ».

ON JOINT un portrait gravé par CHODOWIECKI (12 x 7 cm.). (*Cat.* 5, n° 300).

- L.A.S. « V », « a Ferney par Geneve non a Geneve » 25 novembre [1761, au cardinal de BERNIS] ; 3 pages in-4.

TRÈS BELLE LETTRE AU CARDINAL DE BERNIS À PROPOS DE SA PIÈCE *CASSANDRE*. Après avoir passé six jours à travailler, il demande l'avis du cardinal sur sa création... « Vous pouvez avoir perdu le goust de vous amuser a faire les vers du monde les plus agreables, mais surement vous n'avez pas perdu ce goust fin que je vous ai connu, qui vous en faisait si bien juger. Votre Eminence aime toujours nos arts qui font le charme de ma vie ». Il lui envoie donc son esquisse : « Le brouillon n'est pas trop net : mais s'il y a quelques vers d'estropiez vous les redresserez, s'il y en a d'omis, vous les ferez. Je crois que pendant que vous etiez dans le ministere [des Affaires étrangères] vous n'avez jamais reçu de projet de nos tetes chimériques plus extraordinaire que le plan de cette tragedie. Vous verrez que je ne vous ai pas trompé, quand je vous ai dit que vous y trouveriez une religieuse, un confesseur, un pénitent »...

Si le cardinal avait eu des terres dans le pays de Gex, il aurait aimé le recevoir et jouer devant lui : « j'ay un theatre charmant et une jolie église. Vous présideriez a tout cela. Vous donneriez votre benediction à nos plaisirs honnêtes »...

Il aimerait que Bernis porte ses appréciations sur de petits papiers placés aux endroits concernés : « puissiez vous vous amuser autant a m'instruire que je me suis amusé a faire cet ouvrage [...] Ah que de gens font et jugent ! Mais que peu font bien et jugent bien ! Le cardinal de RICHELIEU n'avait point de goust, mais mon Dieu ! était-il un aussi grand homme qu'on le dit ? J'ay peut etre dans le cœur l'insolence de... mais je n'ose pas — Je suis plein de respect et d'estime pour vous et si... mais...V ». [23 novembre - Best D 10172 ; Pléiade, t. V, n° 6935] (*Cat.* 5, n° 301).

- L.A.S. « V », aux Délices par Genève 28 décembre 1761, [au cardinal de BERNIS] ; 4 pages in-4.

TRÈS BELLE LETTRE AU CARDINAL DE BERNIS SUR CORNEILLE, LA THÉOLOGIE ET LES RELATIONS FRANCO-AUTRICHIENNES.

Voltaire parle d'abord de sa brochure, *Les Chevaux et les Ânes ou les Étrennes des sots*, qui n'était qu'une plaisanterie et dont il n'a plus d'exemplaires à envoyer ; « ce qui m'en plaisait surtout cest que le théatin Boyer etait au rang des anes ».

Il évoque ensuite ses *Commentaires* sur l'œuvre de CORNEILLE et notamment sur *Rodogune* : « Vous me trouverez bien severe ; mais je vous renvoye a la petite apologie que je fais de cette severité à la fin de l'examen. Ma vocation est de dire ce que je pense [...] et le teatre nest pas de ces sujets sur lesquels il faille ménager la faiblesse les préjugez et l'autorité ». Il lui conjure d'accorder quelques heures de lecture à ce travail, « et puis vous me parlerez de poutre et de paille dans l'œil. A quoy je répondrai que je travaille jour et nuit a rapetasser mon *Cassandra*, et que je pourais meme vous sacrifier ce poignard qu'on jette au nez des gens, etc.etc. etc. ».

Puis faisant allusion à une lettre précédente de Bernis : « Quoy sérieusement vous voulez rendre la teologie raisonnable ? Mais il n'y a que le diable de La Fontaine a qui cet ouvrage convienne. C'est la chose impossible. Laissez la St Tomas s'accorder avec Scot. [...] Jay deux cent volumes sur cette matiere, et qui pis est je les ay lus. C'est faire un cours de petites maisons.

Riez et profitez de la folie et de l'imbécilité des hommes. Voyla je crois l'Europe en guerre pour dix ou douze ans. C'est vous par parentese, qui avez attaché le grelot. Vous me fites alors un plaisir infini. Je ne croyais point que le sanglier que vous mettiez à la broche fut d'une si dure digestion. C'est je crois la faute de vos marmitons. Une chose me console avant que je meure, cest que je n'ay pas peu contribué, tout chetif atome que je suis, a rendre irreconciliables certain chasseur et votre sanglier [le duc de Choiseul et Frédéric II]. J'en ris dans ma barbe, car quand je ne souffre pas je ris beaucoup. Et je tiens qu'il faut rire tant qu'on peut. Riez donc Monseigneur car au bout du compte vous aurez toujours de quoy rire »...

Il termine sa lettre en le complimentant sur ses grâces, sa physionomie et son esprit. « Daignez m'aimer un peu, vous me ferez un plaisir extreme ». [Best D 10234 ; Pléiade, t. VI, n° 6980] (*Cat.* 5, n° 302).

[VOLTAIRE]. Anne Rose CALAS.

— L.A.S., Paris 11 avril 1765, à VOLTAIRE ; 2 pages et demie in-4.

TRÈS BELLE ET RARE LETTRE DE LA VEUVE DE CALAS À VOLTAIRE, APRÈS LA RÉHABILITATION DE SON MARI.

Le 9 mars 1765, soit trois ans jour pour jour après la condamnation à mort de Jean Calas accusé d'avoir étranglé son fils Marc-Antoine pour l'empêcher d'abjurer le protestantisme, le tribunal des Requêtes réhabilitait la mémoire de Jean Calas, et déchargeait de toute inculpation sa veuve et son fils Pierre, ainsi que les autres témoins du suicide de Marc-Antoine, un jeune protestant bordelais Lavaysse, et la servante Jeanne Viguier. Cette réhabilitation était l'œuvre de Voltaire.

La « Veuve Calas » apprend à Voltaire que le Vice-Chancelier l'a informée que le Roi, répondant favorablement à la lettre des Maîtres des Requêtes, lui accordait « dix huit mille livre de gratification, six mille livre a chacune de mes filles, trois mille livre a mon fils Pierre et autant a Jeannete notre servante [...] voilà une grace bien signalée de la part de notre bon roy, de plus il ne s'oppose pas a la prise a partie, non plus que ces ministres, ce qui nous mest fort a notre aize a ce sujet, mais mon conseil a dessidé quil faut attendre d'avoir signifié larret pour commancer nos diligences, vous savez toutes les menasse que le parlement fait a ce sujet mais nous esperon qu'il san tiendra la, on prendras des mesures seures pour lexecution de larret et je ne doute pas de la reüssite »... Elle a bien reçu les billets et les trois lettres de Voltaire qu'elle assure de toute sa reconnaissance et à qui elle transmet le souvenir de ses enfants et de M. Lavaysse. Elle le prie d'excuser le désordre de sa lettre, écrite à la hâte dans la nuit, ayant été de sortie toute la journée pour s'acquitter auprès de ses juges... « Nous devons même aller dimanche a Versaille, pour remercier les ministres ».

Anciennes collections CHAMBRY et MORRISON.

menasse
 que le parlement fait à ce sujet mais nous
 espérons qu'il s'en tiendra là ou s'en tirera des
 mesures prises pour l'exécution de l'arrêt et
 je ne doute ^{pas} de la venosité les bontés que
 vous avez pour moi Monsieur m'assure que
 vous apprendrez tout ce desus avec plaisir
 j'ai reçu vos deux petits billets à M^{rs} de Brus
 ainsi que vos trois lettres on ne peut rien
 ajouter à tout ce que vous m'avez écrit
 obligeant, rendez moi la justice d'être bien
 convaincu de toute ma reconnaissance et d'un
 profond respect avec lequel je ferai toute
 ma vie

 Monsieur
 mes enfans et M^{rs} de Brus
 font bien sensible à votre
 souvenir et vous portent avec leurs
 respect
 votre très humble et
 très obéissante servante
 veuve Calas

[Inconnu de Best. on a une lettre de Voltaire à Madame Calas du 15 mars 1765, Best D 12, Pléiade, t. VII, n° 8762] (Cat. 5, n° 303).

- Lettre signée « V », avec 9 mots autographes, adressée au comte Jacques de Rochefort. 18 décembre 1772. 2 pages in-4.

Tout est toujours à craindre des esprits méchants.

« Aimables voyageurs, vous ne verrez point jouer les Lois de Minos, car vous serez en quartier lorsqu'on les présentera après les Rois. Mais je vous demande en grâce encore une fois, de ne montrer ces lois qu'à mr D'ALEMBERT.

Je ne crois pas qu'il y ait la moindre allusion raisonnable à faire, mais tout est toujours à craindre des esprits frivoles, inquiets et méchants. D'ailleurs, l'exemplaire que vous avez est très incorrect, et on est obligé de refaire deux feuillets. Je sais bien que de pareilles bagatelles ne méritent pas une grande attention, mais comme il y a dans le monde des gens qui profitent de tout

pour nuire, nous vous demandons en grâce de leur ôter les moyens dans cette petite occasion. »

Après quelques compliments, Voltaire ajoute de sa main :

« et je me mets aux pieds de ma vieille ».

[Best D 18092, Pléiade, t. XI, n° 13072] (*Cat.* 11, n° 99).

ADDENDA

Notre rubrique, déjà largement ouverte, ne saurait évidemment recenser tous les documents relatifs au XVIII^e siècle venus à notre connaissance et passant en vente ou sur catalogue. Ventes et documents exceptionnels se rapportant à notre période sont signalés dans ce supplément à notre rubrique principale. Les références, sauf mention contraire, renvoient à la liste des catalogues de la rubrique générale.

[Giacomo CASANOVA]. Giustiniana WYNNE (1737-1791) la Miss XCV d'*Histoire de ma vie* :

— L.A., [Paris 1759, à Casanova] ; 3 pages in-4 ; en italien. 2.500

[Casanova a raconté dans ses mémoires (vol. 5, chap. viii et ix) l'histoire de Miss xcv, courtisée par le fermier général LA POPELINIÈRE et le littérateur Tommaso FARSETTI ; après sa fuite du couvent où elle avait trouvé refuge, Giustiniana épousa en 1761 le comte Orsini-Rosemberg, ambassadeur d'Autriche à Venise ; veuve, elle s'établit à Venise et devint femme de lettres.] Giustiniana envoie à son cher Casanova une lettre désespérée ; elle remet sa vie entre ses mains ; depuis cinq mois, elle cache en son sein la preuve de sa faiblesse et de la ruse ; mais elle ne pourra la tenir secrète plus longtemps à sa mère ; elle supplie Casanova de la sauver. La Popelinière lui offre sa maison, il l'aime, et lui fera un état ; Farsetti lui offre sa main. Mais elle doit d'abord se libérer de ce qui la déshonore. Elle conjure Casanova de lui trouver un médecin ou un chirurgien de confiance ; elle ne craint pas les douleurs, elle lui donnera ses diamants... Elle appelle Casanova son Rédempteur, son ange tutélaire. Qu'il se renseigne auprès des filles de la Comédie, et qu'il la sauve... LES DOCUMENTS CONCERNANT CASANOVA SONT D'UNE GRANDE RARETÉ. (*Cat.* 2, n° 114).

CLOOTS JEAN BAPTISTE, BARON DE, DIT ANARCHASIS, CONVENTIONNEL DE L'OISE (1755 - Guillotiné le 23 mars 1794).

— L.A.S. « Le B^{on} de Cloots du Val de Grâce » à son cousin. Bordeaux, 4 avril 1789. 4 p. in-4. Rare (encre un peu pâlie).

Lettre du plus haut intérêt au moment de la convocation des états généraux. « ne sachant feindre je laisse éclater ma joie de voir Louis XVI tirer le Tiers Etat de l'oppression et de l'humiliation. Les dernières traces du système féodal sont effacées et la France est à l'abri du despotisme et de l'anarchie. La puissante raison aura été plus efficace entre les mains de M. Necker, que la force des armes dans celles de Richelieu. L'évêque de Luçon ne fut utile qu'au trône ; il abaissa les grands sans élever le peuple ; mais le citoyen de

Genève raffermit à la fois et le trône et la liberté publique. Le Tiers Etat n'étant plus le vil esclave des grands sera désormais le plus ferme appui de l'autorité royale. Une maladie de langueur suivie de convulsions violentes sembloient présager à la France une catastrophe finale. Vos ennemis se réjouissoient d'avance. Le trouble et la consternation se manifestaient d'un bout du royaume à l'autre : la crise étoit aussi alarmante qu'à la veille de la bataille de Denain. Heureusement un nouveau Villars est venu du fond de sa retraite mériter aussi le surnom de *sauveur de la France*. Le sceptre est rendu à vos rois, et la funeste coalition est dissipée. le sang n'a pas coulé et les cachots sont déserts. Cette belle révolution est due à l'ascendant des bons principes... le plus mauvais de tous les gouvernements c'est le *baronnage* : les vestiges qui en subsistent encore dans l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie et les Espagnes m'en ont convaincu par mes propres yeux. J'ai réfuté vingt fois Montesquieu dans le cours de mes voyages... l'ancien régime mettoit les rois de France sous une tutelle déplorable, car à moins d'être nés avec le génie de Richelieu ou de Choiseul il y avoit impossibilité morale de gouverner par eux mêmes... les biens de toute espèce qui vont résulter de cette révolution miraculeuse ! il seroit inutile d'en faire l'énumération : mais j'observerai que c'est un acheminement infaillible vers la réunion des provinces belgiques à la Monarchie Française... en effet, les belges auront tout à gagner en rentrant dans les limites naturelles des gaules, dont les bornes septentrionales sont placées à l'embouchure du Rhin... Quand je songe à la foule d'événemens et aux grandes et rapides révolutions qui ont eu lieu depuis mon départ de Paris, je crois en avoir été absent durant quatre vingt dix neuf années au moins : d'autant plus que je n'ai pas cessé un seul jour de languir après mon retour dans ce paradis terrestre... »

restante. J'ai l'honneur d'être avec
 is revoir ainsi que toute votre chagrinante
 et cher cousin
 1789.
 Votre très humble et très
 dévoué
 Jean-Jacques LeFranc de Pompignan

[Document exceptionnel sur une période peu documentée de la vie de Cloots. Cf. R. Mortier, *Anacharsis Cloots ou l'utopie foudroyée*, Paris, 1995] (Cat. 9, n° 46158).

LEFRANC DE POMPIGNAN Jean-Jacques (1709-1784).

— POÈME autographe, *L'irrégion* ; 3 pages in-8, adresse (cancellée).

ODE SUR L'INCRÉDULITÉ RELIGIEUSE, composée de dix dizains, avec quelques variantes.

« Quel monstre vient frapper ma vûë !

Cieux palissés d'horreur ; terre tremble d'effroi !

Je le vois, il s'avance, et déjà sa venûë

Enhardit les mortels à mépriser la foi ! »... (Cat. 2, n° 211).

SADE MARQUIS DE.

- Rapport de police manuscrit, relative à l’Affaire de la femme du Rameau. Paris, 19 octobre 1763. 4 pages 1/4 in-4, montées sur onglets dans une reliure moderne, bradel papier marbré.

UN RARISSIME RAPPORT DE POLICE RELATANT LA « DÉBAUCHE OUTRÉE » ET « L’IMPIÉTÉ HORRIBLE » DE SADE.

Le 17 mai 1763, le jeune marquis de Sade épouse Pélagie de Montreuil, à laquelle le lient de tendres sentiments. Le 29 octobre suivant, il est emprisonné quinze jours au fort de Vincennes pour « débauche outrée en petite maison », aggravée d’« impiété horrible ». Ce rapport explique avec force détails l’Affaire, devenue célèbre, de la femme du Rameau.

Une dénommée Jeanne Testard a été racolée par ladite femme du Rameau pour « faire une partie qui lui procureroit deux louis d’or ». « Elle l’a mise entre les mains d’un particulier inconnu [Sade]... âgé d’environ 22 ans, de taille environ cinq pieds trois pouces, portant des cheveux châtain clair en bourse, ayant le teint blanc et un peu piqué de petite vérole... Il a fermé la porte de lad. chambre à clés et aux verrous ; et étant resté seul avec la comparante, il lui a d’abord demandé si elle avoit de la religion, et si elle croyoit en Dieu, en Jésus-Christ et en la Vierge... A quoi le particulier a répliqué par des injures et des blasphèmes horribles, en disant qu’il n’y avoit point de Dieu, qu’il en avoit fait l’épreuve, qu’il s’était manualisé jusqu’à pollution dans un calice qu’il avoit eu pendant deux heures à sa disposition dans une chapelle, que J.- C. était un J... f... et la Vierge une B... Il a ajouté qu’il avoit eu commerce avec une fille avec laquelle il avoit été communier qu’il avoit pris les deux hosties, les avoit mises dans la partie de cette fille, et qu’il l’avoit vue charnellement, en disant : Si tu es Dieu, venge-toi ; qu’ensuite il a proposé à la comparante de passer dans une pièce attenant lad. chambre en la prévenant qu’elle alloit voir quelque chose d’extraordinaire... qu’en y entrant, elle a été frappée d’étonnement en voyant quatre poignées de verges et cinq martinets de différentes formes, dont trois de cordes, un de fil de laiton et un de fil de fer qui étoient suspendus à la muraille, et trois Christs d’ivoire sur leurs croix, deux autres Christs en estampes, un Calvaire et une Vierge aussi en estampes, attachés et disposés sur les murs avec un grand nombre de dessins et d’estampes représentant des nudités et des figures de la plus grande indécence ; que lui ayant fait examiner ces différents objets, il lui a dit qu’il falloir qu’elle le fouettât avec le martinet de fer après l’avoir fait rougir au feu... qu’après cela il a détaché deux des Christs d’ivoire, un desquels il a foulé aux pieds, et s’est manualisé sur l’autre jusqu’à pollution... qu’il a même voulu exiger de la comparante qu’elle prît un lavement et le rendit sur le Christ, ce qui n’a point eu lieu par le refus qu’elle en a fait ; que pendant la nuit que la comparante a passée avec lui sans prendre de nourriture et sans se coucher, il lui a fait voir et lui a lu plusieurs pièces de vers remplies d’impiétés et totalement contraires à la religion, qu’il lui a dit avoir été données par un de ses amis libertin que lui, et qui pensait et se conduisait de la même façon... ».

Ce rapport a été entièrement retranscrit dans J.-J. Pauvert, *Sade vivant*. Paris, 1986, vol. 1, pp. 114-116. (Cat. 4, n° 22).

- Lettre autographe à son avocat Gaufridy. [La Coste], s.d. [1777]. 8 pages in-4 15.000/20.000.

IMPORTANTE LETTRE SUR L'AFFAIRE TRILLET.

En décembre 1776, le marquis de Sade embauche quatre domestiques. Dès la première nuit, le seigneur des lieux pénètre dans les chambres de ses gens pour leur demander de se prêter à ses désirs, tentant de les séduire par de l'argent... Effroi, refus... le lendemain à quatre heures du matin trois domestiques (une fille de cuisine, Catherine Trillet, est restée) reprennent le chemin de Montpellier. A peine arrivés, ils préviennent le père Trillet, qui est venu reprendre sa fille le pistolet en main.

Reçu dans la cour par le seigneur de La Coste, il se voit refuser sa fille : « Vous aurez la bonté d'attendre que j'aie eu le temps d'en trouver une autre » lui assène-t-il. La discussion s'échauffe : Trillet tire son coup de pistolet et se sauve. La fille reste chez les Sade ; on la surnomme *Justine*. M. Rayolle, le juge de La Coste, un vieillard qui demeure à Apt, entame une prudente procédure.

Le marquis relate les faits à son avocat, dans cette longue lettre de huit pages :

« ... Il auroit été extrêmement important, et qu'il l'est encor de faire prévenir en ma faveur un juge qui par ma seule situation doit être mal disposé ; et qui naturellement après tout ce qui s'est passé doit croire que voilà encor une plainte légitime... Dans les circonstances de la petite fille de l'année passée, vous même conseillates, et on vous écrivit de Paris, de ne pas faire autrement... »

Il ne me convenoit pas plier devant un homme qui débutoit par m'insulter chose qui par la suite auroit pu devenir du plus mauvais exemple... dans ma terre surtout... et dans une terre comme celle-ci, où il est si essentiel de contenir les vassaux dans le respect qu'ils doivent et duquel ils ne sont que trop portés à se soustraire à tous instants, tout ce qui s'est passé depuis trois ans le prouve avec assez d'évidence...

Au reste, entre nous, rien de plus certain que cette fille n'a à se plaindre de rien, et croyiez-vous que je n'ai pas pensé comme vous que son âge me mettoit à l'abri. Mais, AVOIR COUCHÉ AVEC ELLE NE SEROIT PARLER DE GRIEF certainement je n'ai pas craint celui là, j'ai craint et j'ai du craindre bien pis, d'un gueux dont le plus grand étonnement étoit de voir sa fille vivante et qui a été une demie heure à se frotter les yeux ne pouvant le comprendre... »

Cette célèbre affaire est racontée en détail par J.-J. Pauvert, dans *Sade vivant*, Paris, 1986, vol. 1, pp. 429 et suivantes.

Il est extrêmement rare de trouver une lettre de cette importance sur la vie privée du marquis de Sade. (*Cat.* 4, n° 23).

- Lettre autographe signée « Sade ». S.l., 27 nivose [an 8] [17 janvier 1800]. 2 pages in-4. 10.000/12.000.

Belle et longue lettre sur les démêlés de Sade avec sa « famille d'adoption », sa dernière compagne Constance Quesnet, et le jeune Charles, de l'éducation duquel le marquis se chargea avec amour et dévouement. L'écrivain s'attacha beaucoup à Mme Quesnet, surnommée « Sensible », lui dédia sa *Justine* et l'institua sa légataire testamentaire.

Sade se plaint de la « *cruelle secousse* » infligée par la lecture d'une lettre de Charles au sujet de ses difficultés financières et il rapporte la réponse qu'il a faite.

« Vous m'avez [fait] bien mal hier, monsieur, j'en suis encor dans mon lit. Je ne croyais pas je l'assure qu'il fut permis de se moquer du monde à ce point-là. Pourquoi dites-vous que vous ne faites ce voyage que pour me faire vous-même passer directement l'argent, et l'ayant dit et écrit pourquoi ne le faites-vous pas ? Vous me reprochez de ce que je vous dis que vous gardez mon argent, mais ne m'avez-vous pas écrit, mot à mot, j'ai reçu de l'argent pour vous, et je me permets de le garder jusqu'à la levée du sequestre... C'est-à-dire que selon vous, il faudra donc qu'après je meure encor de faim, êtes-vous fou de penser à payer les créanciers sur le bien d'Arles... Et moi, N'ÉTAIS-JE PAS PLUS À PLAINDRE QUE VOUS, SANS FEU, À L'HÔPITAL, SANS MANGER QUE LE DINER DES PAUVRES. En vérité vous me faites rire... Pendant ce froid cruel, dont vous vous plaigniez, Mme Quesnet marchait tous les jours pour votre frère de Grenoble, et elle ne s'en est jamais plaint. Mais c'est qu'à Paris nous ne sommes pas des poules mouillées, comme en Provence... Ma situation est affreuse, il est impossible qu'elle soit plus horrible... ».

Lettre citée de manière très incomplète dans *D.A.F. de Sade. Lettres inédites et documents*. Correspondance publiée avec introduction, biographies et notes par Jean-Louis Debaube, Paris, 1990, pp. 465-466. (*Cat.* 4, n° 24).

- Lettre autographe signée « Sade » à M. de Coulmier, directeur de l'hospice de Charenton. S.l., 27 messidor an 11 (16 juillet 1803). 2 pages in-4, adresse au dos. 10.000/12.000.

En 1801, Sade est arrêté chez son éditeur Massé et sa grande édition de *La Nouvelle Justine suivie de l'Histoire de Juliette sa sœur* est saisie. Interrogatoires et enquêtes se succèdent et Sade est incarcéré à Sainte-Pélagie puis, deux ans plus tard, à Bicêtre. Sa famille finit par obtenir son transfert à Charenton.

« ... Je ne sais pourquoi vous me faites le très aigre et très injuste reproche d'être fort, exigeant. Je n'exige rien monsieur que ce qui est juste, et si dans ce moment-ci, je demande un peu plus de soins, c'est en raison du traitement très rigoureux qu'exige ma santé et que je suis très fâché d'avoir commencé chez vous, je vous assure... Vous me parlez ensuite d'argent comme si j'étais fait pour vous faire banqueroute, ce ton je vous l'avoue est très nouveau pour moi mais heureusement que depuis quelque temps je m'aperçois qu'il faut se faire à tout ici, même aux insultes et aux calomnies... Je suis ici aux frais de ma famille, c'est donc à elle que vous devez vous adresser et je vous envoie à cet effet de mon fils... quant à moi je vous assure que je n'en désire qu'un (arrangement) c'est d'être aussi loin de Charenton que j'en suis près... je serai fort aise d'avoir appris de vous, monsieur, une très grande vérité contenue dans la lettre que vous venez de m'écrire, c'est QU'IL Y A BEAUCOUP DE GENS QUI NE SE CROYENT PAS FOUS ET QUI LE SONT... Oh monsieur quelle vérité !... »

Lettre publiée dans *D.A.F. de Sade. Lettres inédites et documents*. Correspondance publiée avec introduction, biographies et notes par Jean-Louis Debaube, Paris, 1990, pp. 488-490. (*Cat.* 4, n° 25).

TERWAGNE Anne-Josèphe, dite THÉROIGNE DE MÉRICOURT (1762-1817)
meneuse révolutionnaire.

- L.A.S., Gênes 22 mars 1789, au banquier PERREGAUX à Paris ; 1 page et demie in-4 ; portrait gravé joint.

voire servante theroigne

TRÈS RARE ET BELLE LETTRE. Elle demande qu'on remette dix louis à son frère qui se rend à Liège « pour acheter cet petite plasse [...] au nom de mon frere crainte qu'on ne lui fasse trop payer ou bien qu'on lui conseils d'employer l'argent moins solidement, je ne puis crainte autre chose car le jeune homme est très sage. [...] vous ne me connaissez point je ne puis donc réclamer pres de vous que la générosité d'un cœur sensible [...] je puis esperer que mon frere vous intéressera assez par lui même, pour que vous fassiez votre possible afin qu'il soit bien recommandé à Liege [...] il n'a besoin de rien que de conseils et de protections pas qu'il s'établira a Liege quand ses talents et ces faultés lui permettront d'entreprente un commerce »... Elle part pour Rome, la réponse est à lui adresser poste restante... (*Cat. 3, n° 50*).

LISTE DES CATALOGUES

1. Hôtel Drouot, 15/16 avril 1999.
2. Hôtel Drouot, 12 octobre 1999.
3. Hôtel Drouot, 8 novembre 1999.
4. Hôtel Drouot, 16 novembre 1999.
5. Hôtel Drouot, 24 novembre 1999.
6. Les Autographes, Thierry Bodin, septembre 1999.
7. Les Autographes, Thierry Bodin, Noël 1999.
8. Lettres autographes, Maison Charavay, septembre 1999.
9. Lettres autographes, Maison Charavay, décembre 1999.
10. Galerie Frédéric Castaing [1^{er} semestre 1999].
11. Les Neuf Muses, Hiver 2000.